

X

PAGES DE JEUNESSE

D'UN RÊVEUR INCONNU

ALFRED TONNELLÉ

I

Vous avez vu récemment ces grands combats d'Italie où la fleur d'une génération était emportée dans un ouragan de feu et de gloire¹. Pour quelques victimes hors ligne qui ont un nom lié désormais à ces événements et à ces splendeurs guerrières, que de morts inconnus, tombés à rangs pressés, dont on ne saura jamais rien, qui n'ont laissé une trace distincte et aimée que dans le foyer de famille où ils ne reparaitront plus ! Et pourtant, parmi ces morts inconnus, beaucoup avaient sans doute des dons heureux, sans compter la jeunesse et la bonne volonté de vivre. Quelques-uns avaient peut-être le génie pour se dégager de la foule, et avec un peu plus de temps, mieux servis par la

¹ 1860.

fortune, ils auraient pu atteindre ce point où, en périssant à leur tour, ils eussent laissé un nom. Ce n'était pas leur destin. Ils ont fait nombre; ce sont les héros sans nom, et comme les épis obscurs de la sanglante moisson de la guerre.

Il en est ainsi de toutes les batailles de la vie, et surtout de ces luttes de la pensée, où souvent l'activité n'est pas moins dévorante et moins meurtrière. Le monde finit par retenir le nom de quelques-uns, de ceux qui, plus heureux ou plus forts, échappent malgré leurs blessures aux obscures épreuves. Ceux-là sont les privilégiés, les renommés; mais en même temps combien en est-il, de ces laborieux soldats de l'esprit, qui s'arrêtent brusquement en chemin et passent inconnus, sans laisser une trace, sans qu'on soupçonne ce qu'ils ont été, ce qu'ils auraient pu être! Et cependant, là aussi, parmi ces inconnus, parmi ces intelligences prématurément éteintes dans l'obscurité, n'est-il pas vrai qu'il y a souvent des facultés sérieuses toutes prêtes à se déployer, l'ardeur du travail, le zèle de l'esprit, le dévouement à la science et aux lettres? La vie de la pensée a donc, elle aussi, pour quelques privilégiés, ses blessés et ses morts inconnus, atteints dans la mêlée avant d'avoir rempli leur destin.

Autrefois, il y a tout près d'un demi-siècle, on avait une sorte de curiosité sympathique et ardente pour ces destinées prématurément interrompues, pour ces jeunes esprits qui n'ont pas le temps de se révéler tout entiers. Peut-être même poussait-on un peu loin cette recherche du talent ignoré et disparu

avant l'heure, si bien que là où il n'existait pas, on le supposait. Quelquefois on invoquait la fiction, on prenait le nom d'un jeune mort inconnu, comme pour ajouter à l'attrait de l'imagination l'intérêt émouvant d'une réalité mélancolique. On n'en est plus là aujourd'hui; les fictions ont disparu. On ne meurt plus de mélancolie, même dans les romans, et d'ailleurs le siècle, avec ses mœurs nouvelles et ses goûts du moment, ne s'intéresserait plus guère à ces spectacles importuns. Le génie ignoré et malheureux n'excite que des défiances ironiques, et dans cette vie affairée de tous les jours où tout se pèse, où tout se calcule, où rien ne vaut que ce qui est positif et saisissable, c'est à peine si la réalité elle-même, la réalité nue et triste, suffit de temps à autre pour arracher un regard distrait et surpris à un monde trop occupé pour rappeler à ce monde qu'il y a d'autres intérêts que les intérêts matériels, qu'il peut y avoir d'autres morts et d'autres blessés que ceux de la guerre ou de l'industrie, que la pensée, en un mot, est une des grandes choses de la vie, et qu'elle a ses champs de bataille mystérieux où il faut quelquefois autant d'abnégation et de fermeté de cœur que dans les combats de l'épée.

Lorsque disparaissait soudainement ce jeune écrivain, Hippolyte Rigault, surpris pour ainsi dire dans sa croissance et dans son épanouissement, à l'heure où il avait surmonté les difficultés premières, qu'était-ce autre chose qu'un de ces blessés de l'intelligence? Il y a si longtemps déjà que Rigault est mort,

— un an peut-être, — qu'on n'en parle plus. Sa mémoire a été ensevelie dans quelques volumes où l'on a rassemblé ce qu'il a laissé, ses thèses de professeur et ses essais d'écrivain, ses pages de tous les jours, tout ce qui a usé rapidement son existence, tout ce qui montre aussi une nature de talent aimable et habile, car c'était assurément un esprit ingénieux et fin, armé d'instruction en même temps que capable de ne point hésiter le jour où il était placé entre la dignité indépendante des lettres et les avantages paisibles d'une carrière tout ouverte. Rigault est mort à la peine : c'est comme le type le plus récent de l'écrivain arrêté dans son essor.

II

Je ne pouvais m'empêcher de songer à ces destinées moissonnées dans leur fleur en ouvrant ces pages nouvelles, ces *Fragments sur l'Art et la Philosophie*, d'un jeune homme complètement inconnu quant à lui, d'un esprit qui s'est éteint dans l'obscurité, et dont les pensées apparaissent maintenant pour la première fois sous le reflet de la mort.

Qui a entendu parler de M. Alfred Tonnellé, ce jeune inconnu dont un professeur de Lyon, M. Heinrich, s'est fait, en fidèle et pieux ami, le divulgateur ? Qui a distingué son nom au milieu des bruits littéraires de tous les jours en ces dernières années ? Il n'a fait, ce me semble, ni une tragédie, ni un livre d'esthétique, ni un système de philosophie sociale,

ni un poème, ni un roman, ni même un feuilleton. Si la fortune eût été moins bonne mère pour lui, c'est-à-dire si elle ne lui eût point épargné le cruel aiguillon du besoin, peut-être, comme bien d'autres, eût-il connu les redoutables tentations ; peut-être, sans y songer, eût-il été conduit à prodiguer des facultés heureuses en œuvres éphémères. Bien loin d'être entraîné dans cette voie où tout s'use et s'épuise, il se plaisait pendant ce temps au silence de la vie recueillie ; il continuait à étudier, il formait son intelligence par la méditation et par l'observation ; il s'exerçait à tous les arts pour les comprendre et les interpréter ; il demandait à des voyages dirigés avec tact, accomplis avec fruit, des lumières nouvelles, et tous les jours il notait ce qu'il avait vu, ce qu'il avait pensé et senti.

Ce sont là les fragments que M. Heinrich a trouvés dans ses papiers le jour où il est mort, et qu'il a rassemblés en les coordonnant¹. Pages interrompues, ébauches incomplètes, pensées éparses, c'est tout, et c'est justement ce qui donne à ces fragments le touchant et douloureux attrait de tout ce qui reste inachevé. On y surprend dans son jet premier, dans la vivante spontanéité de la jeunesse, une nature féconde et droite à qui il n'a manqué qu'une maturité complète. M. Alfred Tonnellé était évidemment un talent inconnu plein de promesses, et sommes-nous donc assez riches pour ne point tenir compte de ces promesses, de ces commence-

¹ *Fragments sur l'art et la philosophie*, par Alfred Tonnellé.

ments d'un esprit généreux tout prêt à devenir avec aisance un esprit supérieur ?

M. Alfred Tonnellé, je me hâte de le dire, n'avait nullement à se plaindre de la vie, et il ne laisse voir dans ses *Fragments* aucune prétention semblable, comme l'eussent fait peut-être ses frères aînés d'une autre génération. Rien qu'en le lisant, on sent que tout a changé dans l'atmosphère morale depuis un quart de siècle. Ce jeune adolescent ne le prend pas de haut avec le monde, il ne se querelle pas avec la destinée; il n'a ni les ardeurs effrénées des gloires précoces, ni les surexcitations factices de tous ceux dont une tension perpétuelle fausse les facultés. Il est simple et naturel. C'est qu'en effet tout lui avait souri jusqu'à l'heure où la vie lui manquait. Il avait vingt-sept ans à peine quand il est mort; il était né en 1831, en pleine Touraine, dans une famille où l'étude était une tradition. Son grand-père était un médecin distingué de Tours, son père était lui-même membre correspondant de l'Académie de médecine, directeur de l'école secondaire de sa ville natale. Enfin, Alfred Tonnellé trouvait en naissant la fortune assise à son foyer.

Ce jeune homme reçut le double et tout-puissant bienfait de l'éducation de famille alliée à l'éducation publique, tantôt à Tours, tantôt à Paris. Je ne dirai pas que M. Alfred Tonnellé ait été un enfant prodige, je ne tirerai même aucun augure de cette circonstance que sur les bancs du collège il faisait passer un jour une phrase de *Paul et Virginie* à un de ses compagnons d'étude pour le consoler de la

perte de son frère; mais il est très-vrai qu'il entra dans la vie avec une nature primitive heureusement douée et dirigée avec un art mêlé de tendresse maternelle, avec un vif instinct de tout ce qui est beau, avec un goût de l'étude stimulé et développé par l'instruction elle-même, avec la connaissance familière de la langue anglaise et de la langue allemande, deux instruments merveilleux pour ouvrir à l'esprit des mondes nouveaux. Quelquefois il achève sa pensée en allemand ou en anglais, il emploie l'une de ces langues pour suppléer à une expression française. Dès lors ce n'est plus l'enfant, c'est le jeune homme des *Fragments* qui se dévoile, se raconte et se peint lui-même à son insu, sans soupçonner que ces notes tout intimes deviendront un jour un testament de jeunesse dérobé à l'obscurité, car en lui il n'y a rien de l'homme de lettres se costumant pour le public, se préoccupant du lecteur, cet *ami inconnu* qui est souvent un ennemi inconnu.

Un des traits essentiels et caractéristiques d'Alfred Tonnellé dans ses premiers moments, c'est l'ardeur avec laquelle il saisit tout ce qui offre un aliment à son esprit; c'est une sorte de fraîcheur naturelle d'intelligence et d'imagination. Il sent ses facultés s'éveiller une à une; il se prend de passion pour la philosophie comme pour la peinture, pour les langues comme pour la musique ou pour la nature elle-même, et partout il porte cette virginité d'impressions qui est le charme de la jeunesse. Il est réellement ému du beau sous toutes les formes,

et il se sent pour ainsi dire grandi à chaque émotion nouvelle. Rien ne révèle mieux une riche organisation. « Avant-hier, écrit-il à sa mère en 1851 après une visite au Louvre, avant-hier j'ai ressenti devant les tableaux s'éveiller soudainement et vivement en moi le sentiment du beau de la peinture, qui jusque-là ne m'avait rien fait éprouver que de superficiel. J'ai vu et compris, comme par une révélation subite, la beauté dans ce qui était resté pour moi une lettre close. J'avais toujours mis la musique bien au-dessus de la peinture, parce qu'elle exprimait bien plus pour moi. Pour la première fois, j'ai eu à la vue d'un tableau la même impression, le même plaisir qu'à une belle symphonie... C'est surtout celui de tous les peintres que j'avais le moins compris, qui m'avait le moins parlé, en qui je n'avais rien trouvé de beau, c'est Poussin qui m'a fait le mieux sentir de prime-abord cette impression de beauté. Son *Assomption*, entre autres, est une des plus magnifiques choses que j'aie vues; je l'ai admirée plus que je ne saurais dire. »

Ce que M. Alfred Tonnellé ressentait passionnément à la vue d'un tableau de Raphaël ou de Poussin, comme à l'étude d'un morceau de Mozart, de Beethoven ou de Bach, il l'éprouvait avec la même vivacité ingénue en présence d'un spectacle de la nature. Un jour, parcourant les Pyrénées catalanes, il apercevait tout à coup pour la première fois du haut d'un petit col la ligne azurée et brillante de la Méditerranée, et il s'arrêtait saisi devant ce prodigieux ensemble qui s'offrait à ses yeux : belle soirée

et azur délicat, pics escarpés, montagnes s'évidant avec une grâce infinie, comme les bords d'une belle coupe, puis au fond l'horizon s'élargissant, se reculant et s'éclairant. « Halte, dit-il, et salut à la mer, à la Méditerranée! Pour la première fois, je la vois d'ici et sans m'y attendre... Je ne me suis pas lassé de contempler cette bande bleue noyée dans l'horizon vermeil du soir. Ce sont les premiers flots de la mer qui baigne les plus beaux rivages de la terre, qui a vu naître, se développer, passer, se croiser, s'échanger sur ses rives toutes les civilisations grandes, délicates, précieuses de l'humanité, cette mer qui est vraiment le cœur et le charme du monde! Sur cet horizon bleuâtre, l'imagination enchantée vole vers l'Italie et la Grèce, vers l'Égypte, la Judée et l'antique Orient, vers Jérusalem, vers les Pyramides, vers le Parthénon, vers Homère, Raphaël, tous les doux noms, tous les grands souvenirs. Je suis heureux d'avoir aperçu ce soir pour la première fois cette belle mer, ces ondes charmées, dans une heure calme et recueillie, par-dessus l'ombre et la fraîcheur de ces belles montagnes, plutôt que de l'avoir vue d'abord au delà des cloaques et des fabriques de Marseille, comme c'est le cas de presque tous les Français. »

Et ne croyez pas que ce jeune esprit ne fût qu'imagination, qu'il fût tout entier aux spectacles extérieurs, à ce qui charme et ravit. Il étudiait, il étudiait profondément; il se rendait maître de Hegel et de la philosophie allemande en les interprétant, en les rectifiant, en s'assimilant ce qu'il y avait de juste

et de neuf. Il recherchait le génie des peuples dans l'histoire des langues. Il avait eu un jour l'idée de se faire recevoir docteur de l'université, et il devait traiter dans ses thèses de la philosophie du langage en Allemagne et des personnages de la comédie antique qui ont passé dans notre théâtre. En quittant un livre sur la peinture ou une vie de Mozart, Alfred Tonnellé faisait des ouvrages de Guillaume de Humboldt sa forte nourriture. « Ces Mémoires ou essais détachés sont très-beaux, écrit-il un jour en venant de lire les opuscules philologiques de Humboldt. Ce sont des modèles de composition, d'enchaînement serré, mais toujours clair, net et satisfaisant dans les idées. L'esprit est conduit avec une sûreté et une suite parfaites à travers des déductions si fines et si justes. La forme, le style a beaucoup de simplicité et d'ampleur. Je trouve que cela rappelle la fermeté et la justesse avec le contexte serré et nourri de nos auteurs du dix-septième siècle, par exemple de la *Logique* de Port-Royal, mais avec quelque chose de plus abstrait et de moins accessible qui tient au génie allemand et avec une forme bien plus large, bien plus synthétique qui tient à la langue. » Je ne parle pas de l'étude de l'italien, qui n'avait été évidemment qu'une distraction pour un tel esprit.

Ces goûts si divers s'allient intimement et ont une marche simultanée chez Alfred Tonnellé; ils se règlent l'un l'autre, ils se fécondent, se fortifient ou se tempèrent, et dans leur ensemble ils forment une nature à la fois vigoureuse et délicate dont le caracté-

rière dominant est le goût de l'universalité, l'instinct généralisateur. Chose rare et précieuse dans un temps où, de peur de passer pour idéologue, on fini quelquefois par ne pas penser, et où tout semble se combiner pour former une multitude d'esprits médiocres qui ont la suprême consolation de se considérer comme des esprits spéciaux !

III

Ce n'est point un philosophe suivant l'acception rigoureuse du mot qui apparaît dans les *Fragments*, bien qu'il y ait des pages toutes philosophiques et que M. Alfred Tonnellé se laisse aller volontiers à la passion de la philosophie. C'est plutôt ce que de nos jours on appelle un penseur, un esprit ouvert et sympathique, alliant la séve de l'enthousiasme à une pénétration réfléchie, comprenant tout et cherchant à tout éclairer d'une lumière supérieure. Un tel esprit, quand il ne cède pas à l'enivrement du paradoxe ou au caprice d'une imagination bizarre, est merveilleusement propre à saisir la poésie et la philosophie des choses; il fait tout revivre, il colore même l'abstraction, même la philologie. C'est ainsi que le jeune auteur des *Fragments* hasardait sur l'histoire, sur l'origine et les évolutions des langues, des aperçus qui n'ont point reçu leur dernière forme et qui ne sont pas moins ingénieux, délicats, quelquefois profonds.

Ce jeune homme, dans le mouvement de sa pen-

sée et de son imagination, gardait évidemment les instincts d'un enfant du Midi, et il le laissait bien voir lorsque dans un voyage en Angleterre il disait : « C'est triste, un pays habituellement privé des nuits étoilées, où le regard, en s'élevant le soir, ne trouve pas d'infini où se plonger... » Par un certain goût de la clarté et de la netteté, M. Alfred Tonnellé était tout Français; mais c'était un esprit français éveillé, excité au contact du génie allemand. C'est principalement sur l'art, sur ses conditions, son essence et son but, que le jeune penseur s'était fait des idées où l'on sent le fier élan d'une âme émue de l'idéal. Faire œuvre d'artiste pour lui, ce n'est pas traduire servilement, minutieusement, par la parole, par le pinceau ou par les sons, un fait, un caractère, une situation ou un paysage, et l'erreur de ce qu'on a nommé le réalisme est dans cette prédominance de la partie matérielle de l'art. La poésie, la peinture, la musique, sont pour ainsi dire les dialectes différents d'une même langue, des signes visibles destinés à exprimer une idée, le sens moral des choses, en ramenant l'esprit au type suprême et toujours insaisissable de la beauté.

L'essence de l'art n'est point l'imitation; sous des formes diverses, c'est une vivante et permanente interprétation. « Pour le vulgaire, dit-il, *idéaliser*, c'est embellir. Ainsi un portrait idéalisé veut dire un portrait flatté, embelli, un portrait menteur, et voilà pourquoi on ne peut se figurer que l'idéal soit compatible avec la ressemblance; mais il en est tout

autrement. Idéaliser, c'est tout simplement mettre une idée dans la forme, faire de l'objet matière de l'art un signe d'idées... Idéaliser l'objet, ce n'est donc pas l'embellir, mais le transformer : auparavant il ne représentait que lui-même, à présent il représente une idée que vous le chargez d'exprimer, et à ce compte il n'est pas de portrait véritable, s'il n'est idéalisé, car jamais on ne regarde un visage sans l'animer, sans l'interpréter. Un portrait doit donner l'idée du personnage, une vue l'idée du paysage... La ressemblance véritable, c'est-à-dire l'identité, l'artiste ne l'obtiendra jamais, puisqu'il lui faudrait des moyens dont il ne disposera jamais : le soleil, l'air, la lumière, de la chair et du sang véritables. Ce à quoi il arrivera dans ce sens ne sera jamais qu'illusion d'invention, et même, s'il pouvait y arriver, à quoi bon une seconde édition, une copie identique de la nature? Le but de l'art est donc tout autre. »

Ce n'est pas que le jeune théoricien méconnaisse la valeur des procédés matériels dans les arts, le rôle de la couleur dans la peinture; mais la couleur, aussi bien que les sons dans la musique, doit être un signe visible servant à l'expression d'une idée. D'où vient le charme suprême de *la Belle Jardinière* de Raphaël? C'est que « tout est esprit, tout concourt à l'idée de pureté, de naïveté : le sein, la forme du front, jusqu'au moindre brin de cheveu... » Où est le secret de la beauté de *la Diane chasseresse*? Il est dans le mouvement fier et majestueux, dans ce *vera incessu patuit dea*, de même que dans la

Poymnie « tout est harmonieux et concourt à exprimer l'idée de méditation calme, intérieure, un peu rêveuse. » Rien n'est indifférent. Si Rubens, dans sa *Kermesse*, veut représenter une fête populaire, il ne se bornera pas à exprimer le mouvement par les poses; il le mettra partout, dans les vêtements, dans l'exubérance de la couleur et de la lumière. « Si l'artiste veut nous montrer un visage ou une scène qui inspire la pitié, la terreur, il se gardera de nous placer dans un milieu qui conserve pour ainsi dire son air indifférent, calme... Le vêtement, les plis, les ustensiles, la couleur, la lumière même, tout sera en harmonie et exprimera à sa manière la même idée. » Il faut donc que la pensée se laisse voir à travers tout, *transluceat*, selon le mot de l'auteur. C'est ainsi que l'art sous ses formes diverses, qu'il s'appelle la peinture, la poésie ou la musique, procède de la même source, tend au même but, et devient une création incessante, dont l'élément générateur est l'idée morale de la personnalité humaine, observée dans tous ses mobiles, ses passions, ses sentiments et ses aspirations.

Je ne veux pas dire que ces idées soient d'une nouveauté absolue; elles résument le spiritualisme dans l'art; elles voyagent dans le monde depuis Platon; elles se lient à la splendeur des grands siècles; elles sont les conseillères secrètes des artistes de génie, qui s'en inspirent et les confirment souvent à leur insu. Qu'on songe cependant que bientôt il faudra quelque force d'esprit pour reconstituer en soi-même ces pures et supérieures notions. M. Alfred

Tonnellé en avait lui-même l'instinct naturel, et il les fécondait par l'étude. Il ressentait vivement toutes les choses de l'art, au point de s'en faire une exquise et délicate souffrance. « Je ne connais qu'un bien ici-bas, dit-il, c'est le beau, et encore n'est-ce un bien que parce qu'il excite et avive nos désirs, non parce qu'il les comble et les satisfait. Ce n'est pas une pure distraction, une récréation facile que je cherche dans les arts et dans la nature. Dans tout ce qui me touche, je sens que l'amour que j'ai pour le beau est un amour sérieux, car c'est un amour qui fait souffrir. Où chacun trouve des jouissances ou du moins les adoucissements et les consolations de la vie, je sens comme une nouvelle et délicieuse source de tourments. La splendeur d'une soirée, le calme d'un paysage, un souffle de vent tiède de printemps qui me passe sur le visage, la divine pureté d'un front de madone, une tête grecque, un vers, un chant, que tout cela m'emplit de souffrance! Plus la beauté entrevue est grande, plus elle laisse l'âme inassouvie et pleine d'une image insaisissable. »

IV

C'est avec cet esprit, c'est à la lumière de ces idées du spiritualisme dans l'art que le jeune penseur étudie Rembrandt et Titien, Van-Dyck et Giorgione, Albert Dürer et Rubens, Bach et Mozart, Racine et Shakspeare, et il fait de ces idées de neuves et ingénieuses applications. Pour lui, tout